

27 | Notre aggro culture

THÉÂTRE

Mouawad, le verbe incandescent

Après « Incendies » et « Seuls », le metteur en scène, auteur et comédien Wajdi Mouawad est revenu à la Filature cette semaine avec un diptyque intitulé « Des Mourants », librement inspiré de deux tragédies de Sophocle. Monument.

Frédérique Meichler

On ne sort jamais indemne d'un spectacle de Wajdi Mouawad. *Inflammation du verbe vivre* est le premier volet du diptyque *Des Mourants*, dédié au peuple grec et présenté cette semaine à la Filature, à Mulhouse. Son point de départ est la tragédie de Sophocle, *Philoctète*. L'auteur nous embarque dans un retour aux sources, au pays qui a inventé le théâtre et la démocratie. Ce voyage initiatique commence par une impasse, celle de l'impossibilité de monter *Philoctète* parce que son ami poète et traducteur, Robert Davreu, est mort avant d'avoir achevé son travail. Mouawad a entrepris en 2011 de mettre en scène les sept tragédies de Sophocle traduites par Davreu.

Road trip

L'absence de l'ami doit être comblée par une sorte d'enquête, un road trip à bord du taxi de Dimitris qui mènera Mouawad (Mr Wahid) en Grèce, sur les traces géographiques et sensibles de son héros mythologique, jusqu'à l'île de Lemnos. On suit l'auteur dans ses errements, ses incroyables rencontres, ses tourments et ses interrogations intimes. Toujours en quête de savoir, comprendre, supporter, surmonter, les origines, les deuils, le sens de l'existence... Pour pouvoir embrasser l'espace, traverser la mer, explorer ce pays magnifi-



Wajdi Mouawad, omniprésent sur la scène de la Filature, jeudi soir, pour le premier volet des « Mourants ». Photo Pascal Gely

que, l'auteur et metteur en scène choisit le cinéma. *Inflammation du verbe vivre* est un « ciné-théâtre » où Mouawad, seul en scène, joue au passe-muraille, grâce à un écran composé de fines lamelles qui lui permettent de disparaître et réapparaître. Sortir du champ ou de l'image, revenir sur le plateau et souvent, être à la fois sur l'image... et sur le plateau. Au fil du périple, le spectateur croise des paysages sublimes, qu'il filme, le ciel ou la mer, toutes sortes de lieux abandonnés derniers vestiges d'une société moderne autrefois opulente, immeubles, infrastructures, lieux d'activités désaffectés et parfois

des survivants, poètes fantômes, vieilles personnes qui vivent au milieu des ruines avec la sagesse de celui qui attend la mort sans plus rien attendre des hommes. Un chien enragé derrière une grille, qui aboie les vanités et les lâchetés.

Outre les images fortes, il y a toujours l'écriture de Mouawad, superbe, écrasante. Sa lucidité fulgurante. Le verbe incandescent qui dit si justement la douleur et le difficile chemin pour trouver la lumière. Il nous arrache des larmes quand il parle de la violence que nous léguons à nos enfants, à travers la voix de trois jeunes grecs

filmés au milieu d'une bâtisse livrée à tous les vents, peut-être la séquence la plus intense et la plus insoutenable de ce long développement.

On sort de là épuisé, assommé, vidé. Avec un sentiment de trop-plein, trop de Mouawad omniprésent à la fois sur l'écran et sur la scène, trop de mots, trop de lieux, trop de vouloir dire. Ce n'est pas l'inconfort (salutaire) du spectateur qu'on regrette là, mais peut-être simplement la nécessité parfois de s'effacer pour laisser cet excès de conscience nous pénétrer totalement.